

## Les yeux de mon père

Robert Giroux

---

Number 77, Summer 1998

Le père

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13697ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Giroux, R. (1998). Les yeux de mon père. *Moebius*, (77), 31–34.

ROBERT GIROUX

*Les yeux de mon père*

*à Isabelle, qui déchiffre les mots de la musique*

1

Quand le corps s'agite  
là même où les mots butent, précisément  
là où les mots ne sont d'aucune utilité  
je m'abandonne à l'énergie des pas  
à la gesticulation fébrile  
au grognement intime  
à la course ingénue des signes  
je m'abandonne à cette musique de fond  
qui petit à petit s'impose  
Elle en sait long sur ce butoir de langage  
sur cette insuffisance des mots et des phrases  
basse continue qui malgré tout m'apaise

2

Mon père est toujours là dans ma mire  
ce matin-là près des rideaux  
l'ombre des feuillages joue dans la pièce  
était-ce le vivoir, la chambre, la cuisine  
les mots dansent sur plusieurs colonnes  
les noms prénoms adresses chiffrées  
culbutent dans le frisson de l'œil  
Viens me lire ça, tu veux, tu es jeune, toi!  
médusé, je ne comprenais que dalle  
cette paresse souriante qui s'excusait  
du manque, la faiblesse du père, de mon père  
Ç'aurait tout aussi bien pu être ma mère  
de fil en aiguille le chas indéchiffrable  
la posologie devenue secrète des médicaments  
le thermomètre des fièvres  
cette incapacité progressive de lire

toute la cécité des années cinquante  
que je ne saurais pardonner – je ne comprends pas  
tout cet aveuglement sournois généralisé  
les bungalows du frère André, non de la Californie ma  
chère!  
les banlieues, les nombrils commerciaux  
les nouveaux riches en voiture de rêve  
la mauvaise conscience du cinéma américain qui  
le disputera bientôt à la Nouvelle Vague  
les meubles chromés, les plastiques, le transistor  
la pollution par le bruit, cette cécité des plages en  
vinyle  
la télé de la rumeur publique  
le sable dans l'engrenage des traditions liturgiques  
la table rase comme un autodafé bêtement jubilatoire  
et que dire de  
la langue molle, une véritable vieille chnolle molle  
tout imbibée d'alcool  
les verres cachés de mon père, ce secret de Polichinelle  
à moins que ce ne soit celui de Pinocchio  
les odeurs qui trahissent  
mon père trempé de honte sourde  
les verres dissimulés, mon père tapi  
J'ai douze ans, je ne vois rien encore  
tout imprégné par le bonheur  
soulevé, protégé, saoulé par les grands ormes  
du parc Jarry  
les lilas bleus, les glaces à deux boules, l'été  
mon frère ricane bruyamment, ma mère se berce au  
balcon  
les soirées douces à chanter  
la balançoire dans la cour arrière  
Il me suffisait d'avoir le bon œil  
Mon enfance aura été si heureuse  
je dirais même un jeu d'enfant  
la vie tout simplement, la vie, mon ressort  
Montréal, ma ville réponse  
Pourquoi alors me durcir comme le verre  
avec ce risque inutile de tout casser

3

Mon père était donc toujours dans ma mire  
de plus en plus loin des yeux indiscrets  
et du bavardage des femmes  
Il écoute la radio, collectionne les timbres  
soigne sa frilosité  
il titube à la cave transformée en sous-sol  
ou encore sans gants à flâner dans l'hiver du quartier  
Il revient après s'être engueulé avec les vieux  
A-t-il crié en tombant face contre terre?  
non, l'œil n'a pas été touché  
la monture n'a que profondément balafré la vieille  
poche de vieillard que je lui ai toujours connue  
sous l'œil  
la tête trop lourde sans doute, tête première la sottise  
l'odeur d'essence, le manteau maculé de sang  
la moustache silencieuse, les pas indécis  
pauvre quenouille!  
je me suis tu, ma mère aussi  
je n'aurais su d'ailleurs que le mitrailler de mots

4

J'ai été père à mon tour, pourquoi pas!  
un bon père, je crois, ça ne s'invente pas  
Et pourtant, je ne l'avais pas vu venir  
sur le droit fil de la rupture conjugale  
jour après jour la lumière me tue  
les yeux me brûlent toutes les heures  
je voile tant bien que mal les ampoules  
dans toute la maison les fioles de gouttes  
je m'emplis les yeux d'huiles de toutes sortes  
je palpe les murs de ma cage de verre  
comme à la recherche de signes  
que je ne saurais lire encore  
même ma voix s'est comme déplacée  
Alors, littéralement aphone, le regard un peu froid  
je quitterai tout  
mon enfant roux sous le bras  
Ainsi commence ma seconde vie  
Il y en aura d'autres  
mon père a donc pu s'éteindre sans regret

5

L'aveuglement n'a pas d'âge, je l'apprendrai vite  
Mon enfant, tu auras eu tout le temps de te fabriquer  
une mère

moi, tu m'auras eu sous la main, à portée de voix  
Sous les grands pins sombres et odorants  
tu auras redessiné inlassablement le visage manquant  
brouillé par la neige ici, ébloui par la lumière des  
larmes là

M'aura-t-il fallu pousser jusqu'en Afrique?  
M'aura-t-il fallu cette distance pour prendre la mesure  
de ton silence, de ton désir, de ta détresse  
et faire taire la peine que je tenais cachée dans mon  
poing?

Je n'ai rien pu troubler de ce qui t'appelait sourdement  
rien pu modifier du symbolique qui te rendait muette  
et me clouait le bec

Tout le reste n'est que littérature  
silence, yeux fermés, glace, oubli, miroir déformant  
car les mots butent quand les fantômes  
nous murmurent leurs chants d'amour  
culbutent sans vergogne nos petites habitudes  
et nous suggèrent en souriant l'autre bout de la lunette  
Les verres cachés de mon père sont vides  
aucune odeur ne vient distraire la netteté du portrait  
qu'il me reste à tracer  
les yeux fermés, mon regard soutenant le sien  
doux, la moustache en prime, mais sans voix